

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 39

Artikel: La paix armée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197098>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A la recherche d'un gîte.

Les enfants.

On a mainte fois signalé avec raison toutes les difficultés que les gens de la classe moyenne, les industriels, les employés de bureaux et autres, ont à trouver un logement dans des conditions en rapport avec leurs moyens d'existence; nous en avons même, à diverses reprises, entretenu nos lecteurs. En effet, Lausanne abonde en ingénieurs, en maîtres maçons, en architectes; des constructions s'élèvent sur tous les points; on rase les masures, on exhausse les maisons, on entasse étage sur étage, mansarde sur mansarde, et cependant on rencontre chaque jour de pauvres diables à la recherche d'un gîte, et qui se plaignent des prix exorbitants des loyers.

La *Feuille d'Avis* regorge d'annonces dans sa rubrique *appartements à louer*, et nombre de gens qui cherchent à se caser, se heurtent à mille difficultés, témoin ce père de famille dont les déboires, aux approches de la St-Jean dernière, ont surpassé tout ce qu'on aurait pu imaginer. C'est déplorable et amusant tout à la fois :

Son propriétaire lui a donné le congé, et à tout prix il doit déloger; mais ses ressources ne lui permettent pas de dépasser une certaine somme. Il cherche, il s'informe et court chaque jour à la recherche d'une demeure comme Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.

— Bonjour, monsieur, pourrais-je savoir le prix de l'appartement que vous annoncez dans la *Feuille d'Avis*.

— Oui, oui, répond le propriétaire, en faisant sonner un trousseau de clefs dans la poche de son pantalon; j'ai déjà reçu plusieurs demandes, les appartements sont, paraît-il, très recherchés en ce moment... Avez-vous des enfants?

— Cinq, monsieur.

— Alors c'est différent; je ne loue qu'à des célibataires, à de vieilles demoiselles. Les enfants, voyez-vous, c'est intolérable; ça marche, ça crie, ça mange des pommes et des noix dans l'escalier, ça pleure, ça gratte les murs, oh! c'est une misère!... Il est donc inutile que je vous montre l'appartement.

Et le pauvre père de famille s'en va frapper à une autre porte.

— Bonjour, madame, vous avez un appartement à louer?...

— Oui, monsieur, répond la vieille en jetant un coup d'œil rapide sur les vêtements du solliciteur, vous êtes... maître d'état?... Avez-vous des enfants?

— Cinq, madame, mais bien gentils, bien tranquilles.

— Allez-m'en chercher des tranquilles! Et puis les marmots, ah! mon père! des drapeaux dans la cour, des drapeaux aux fenêtres, des drapeaux partout! Non, cela n'est pas convenable en ville; les gens qui ont comme ça famille devraient habiter les faubourgs. Du reste, je vous dirai que l'apparte-

ment est presque promis; il est beau, grand, trois fenêtres en plein soleil, prix : neuf cents francs.

— Neuf cents!... Je ne puis payer cela; j'ai bien l'honneur de vous saluer, madame.

— Bonjour, monsieur, bien fâchée, mais vous le savez, tout est cher maintenant.

Et le brave homme descend rapidement l'escalier, tandis que la propriétaire continue à prouver la cherté des choses. Il s'arrête un moment sur le seuil, consulte la *Feuille d'Avis*, qu'il a en poche, puis se dirige dans une rue voisine. Il entre au n° 13, et à peine a-t-il franchi trois marches, qu'une vieille veuve, qui voit des voleurs partout et qui passe, chaque soir, avant de se coucher, son manche à balai sous le lit, lui crie d'une voix aigre :

— Qui est là?

— Pardon, madame, pourrais-je voir l'appartement, qui est à louer?

— Veuillez vous essuyer les pieds, s'il vous plaît, on vient de récurer, et une dame très comme il faut doit venir le visiter bientôt.

— Vous n'avez pas d'enfants?

— Je n'en ai que cinq, madame, mais bien gentils, bien tranquilles.

— Cinq! ah, je vous plains; moi je les déteste.

— Rassurez-vous, madame, mes enfants ne vous causeront aucun ennui. Pourrais-je voir l'appartement?

— Veuillez repasser demain, car nous venons de blanchir l'escalier; c'est tout frais, et vos gros souliers le marqueraient. Je puis vous dire du reste exactement en quoi il consiste et les conditions du bail. Deux chambres, une cuisine, un magnifique soleil, une belle caisse à bois, un cendrier, un bûcher, etc.; prix cinq cents francs...

— Le prix est un peu élevé pour moi, mais cependant...

— Trimestre payable à l'avance, continue la veuve, escalier blanchi à la terre glaise deux fois par semaine, nattes à la charge du locataire, pas de pots à fleurs sur les fenêtres, pas de chiens ni de chats, porte de la maison fermée à dix heures du soir, pas de passe-partout pour les locataires et surtout pas de clous plantés dans les murs. Pensez que l'autre jour je surpris mon locataire du troisième occupé à planter une pointe de Paris dans la tapisserie, au beau milieu d'une fleur, et pourquoi?... pour pendre son miroir à barbe!...

A l'ouïe de cette éloquente tirade, notre pauvre diable toussa trois fois, souleva le bord de son chapeau et regagna la porte. Faisons, dit-il, une dernière tentative, entrons au numéro 7.

Le numéro 7, pour le dire en passant, est un bâtiment très étroit, à deux fenêtres de face, assez profond, mais encore plus étroit sur le derrière; on croirait entrer dans un cornet; quant à la hauteur, elle ne finit pas, le terrain ne cotant rien du côté du ciel, et M. B., ancien cocher, n'ayant d'autres revenus que celui de sa maison, qu'il exhausse tous les trois ans au moyen de matériaux très légers, véritable château de cartes qui ne doit son équilibre qu'à ses voisins.

— Glin, glin, glin. L'appartement à louer, s'il vous plaît?

— C'est plus haut, monsieur; voilà la troisième fois qu'on me dérange.

Il sonne au second et adresse la même question. La porte s'entrouvre, deux verres de lunettes se présentent avec cette apostrophe : « Allez au diable! c'est plus haut, c'est la troisième fois qu'on interrompt mon dîner. »

Au troisième, on ne répond pas; au quatrième, un dogue énorme défend l'entrée; au cinquième des enfants morveux qui ne donnent aucun renseignement; enfin, au sixième, il trouve le propriétaire occupé à rajuster une serrure.

— Donnez-vous la peine d'entrer.

— Ah! mais c'est une mansarde, dit le brave homme étonné. Je cherche un appartement... ah! Sa phrase est coupée; il vient de cogner violemment le plafond qui a une pente assez sensible.

— Veuillez vous baisser un peu. Voyez, voici le salon. A ces mots notre Paturot, à la recherche d'un logement, pousse un soupir; c'était une de ces pièces où il faut ouvrir la croisée pour passer la manche de son habit.

— Si vous saviez, dit le propriétaire, qu'on est bien ici! Beaucoup d'air, la vue de tous les toits de la ville, beaucoup de chaleur en été, bien au-dessus des bruits de la rue; c'est un chez-soi délicieux. Pour quatre cent cinquante francs, que voulez-vous avoir de mieux!

Le brave homme répondit que sa femme, atteinte de rhumatisme, ne pouvait jamais monter si haut, fit ses excuses et s'en alla. Arrivé dans la rue, les bras lui tombèrent.

Il n'avait plus d'autre perspective que la tente-abri.

Nous avons cependant appris dès lors qu'il avait enfin trouvé un logement aux abords immédiats de la ville, chez un propriétaire qui n'a pas moins de dix enfants, deux chiens de chasse, trois angoras, un perroquet, et une vingtaine de lapins. L. M.

La paix armée. — A propos du désarmement proposé par le Tsar, les journaux donnent ces curieux renseignements sur la paix armée :

Les six grandes puissances européennes entretiennent, en temps de paix, 2,894,000 officiers et soldats des armées de terre.

La Russie entre pour près du tiers dans ce chiffre avec 893,000 hommes. L'Allemagne et la France viennent après avec, respectivement, 580,500 et 568,600 hommes. L'Italie et l'Angleterre, plus modestes, n'ont que 250,600 et 236,800 hommes.

C'est là le pied de paix, et ce n'est rien auprès des multiples armées que les six grandes puissances pourraient mettre en ligne, en cas de conflagration générale. Ces multitudes s'élèveraient au chiffre énorme de 18,770,000 hommes, dont 4,372,000 pour la France; 3,400,000 hommes (exercés) pour la Russie; 5,400,000 pour l'Allemagne; 1,872,000 pour l'Autriche; 3,300,000 pour l'Italie, et 725,000 pour l'Angleterre.

Et dans ces chiffres ne sont pas comprises les forces de mer, que l'on peut évaluer à 300,000 hommes, dont 133,000 pour l'Angleterre seule.

Voici maintenant, pour l'année 1898, à combien

montent les dépenses d'ordre militaire payés par ces trois grandes puissances :

France 880 millions.
Russie 918 »
Allemagne 877 »

Aussi quand la généreuse et humanitaire proposition du Tsar aura reçu la sanction des autres pays, nous pourrons chanter avec le poète Xavier Mautner :

O paix, douce apothéose,
Rêve plein d'espoir,
Un canon, ce sera chose
Curieuse à voir!
Finis, les hauts faits atroces
Qui valent la croix!
Nul ne verra, même aux gosses,
Les sabres de bois!
Jours de joie et de liesse,
Meurtres abolis,
Nous mourrons tous de vieillesse
Au fond de nos lits!
On se souviendra — quel rêve! —
Des temps effacés
Où l'on se battait sans trêve
Aux siècles passés;
Maudissant vos jeux féroces,
Héros meurtriers,
Nous garderons, pour nos sauces,
Vos derniers lauriers!

L'estatue!

— Ah! ça, conseiller, expliquez-me voir un peu ce que c'est que cette estatue d'Osiris et de Guyaume-Tet, qui est toujou su les papiers. Y nous avaient déjà fait une ringue là-dessus, il y a un pair d'années; puis, ça avait fini tout d'un coup. A présent, voilà que ça recommence. Qu'est-ce que cet Osiris a à faire avec Guyaume-Tet?

— Comment, père Abram, vous ne savez pas? C'est toute une histoire. On en a parlé au Grand Conseil. En deux mots, voici ce qui en est. Vous savez que Guillaume-Tell est le héros national de la Suisse, comme ce brave major Davel est le héros national du canton de Vaud?

— Alors! Guyaume-Tet, d'Artof? On ça sait depuis l'école.

— Vous vous souvenez également de la guerre de 70 et des internés français?

— Si je m'en souviens! Ces pauvres Français, comme y z'étaient arrangés! On en a eu deux à la maison. Et puis qui z'étaient soignés! Y nous écrivent enco de temps en temps.

— Eh bien, un M. Osiris, de Paris, un homme très riche, qui emploie ses écus à faire faire des statues, qu'il donne un peu à tout le monde, a voulu en offrir une à la Suisse, en récompense de son hospitalité en 70.

— Brave citoyen! C'est bien joli, ça; qu'en dites-vous, conseiller?... Alors?...

— Alors, M. Ruffy — le président — qui était encore à ce moment au Conseil d'Etat, se trouvait un jour chez une dame Adam, à Paris. Ce M. Osiris y était aussi. Après le souper, celui-ci vint vers notre conseiller et lui dit comme ça : « Ah! mossieu Ruffy, je suis bien content de vous voir. Avez-vous un moment? » Puis, le menant dans la chambre à côté : « Y faut que je vous dise que je veux offrir à la Suisse une statue de Guillaume-Tell. A qui dois-je l'envoyer? »

M. Ruffy remercia bien, au nom de la Suisse, M. Osiris, pour son généreux présent, et lui répondit : « Envoyez-la au canton de Vaud, cette statue... »

— Comme de juste!

— Puis il ajouta : « On n'en a justement point à Lausanne; ça nous ira bien. » Alors, M. Osiris lui dit que c'était en règle.

M. Ruffy nous annonça la bonne nouvelle au Grand Conseil en disant qu'on inaugurerait Guillaume-Tell aux fêtes universitaires et que,

par conséquent, y ne fallait pas lésiner sur les crédits qu'on nous demandait pour ces fêtes. Aussi on a ça voté ric et rac, comme toujous.

— Mais, dites-moi, conseiller, je n'ai jamais vu ce Guyaume-Tet. Où ces Lausannois l'ont-y fourré. J'ai pourtant été aux fêtes de l'Université.

— Attendez, père Abram, ça ne va pas comme ça. On n'a pas inauguré la statue aux fêtes universitaires.

— Et pourquoi?

— Pourquoi?... Parce qu'elle n'était pas faite.

— Pas faite?... Alors?... Et les crédits?

— Ma foi, les crédits étaient votés; on ne pouvait pas revenir en arrière. Mais c'est égal, y ne faut rien regretter. Les fêtes ont été très belles et y paraît que ça a été une bonne chose pour notre Université.

— Oh! pou ça, conseiller, c'est vrai, c'était bien beau. Ça faisait honneur au canton de Vaud. Alors, pour en reveni à l'estatue, où est-elle, à présent?

— Elle est dans le pérestyle du Grand Conseil, en attendant que ces Lausannois aient fini de se chipoter, pour savoir où y veulent la mettre.

— Pauvre Guyaume-Tet! Quels drôles de gens que ces Lausannois! Y sont toujou à se trivougner; y savent jamais où mettre les choses.

Alors, c'est donc rappo à ça que la *Gazette* et le *Nouvelliste* font la chette?

— Bien sûr. Y disent qu'il ne faut pas accepter des cadeaux de tout le monde; qu'il faut s'informer. Y prétendent que ce M. Osiris n'a pas toujours été bien dans ses affaires... Enfin, quoi! y niaissent...

— Ti possible! Mais si on voulait toujou regarder à tout ça, on n'accèterait jamais rien. Qu'en dites-vous, conseiller?

— Ma foi?... Voyez-vous, père Abram, je crois que le fin mot de l'affaire, c'est que ces messieurs de la *Gazette* et du *Nouvelliste* sont jaloux. Ils auraient voulu que M. Osiris s'adresse à eux et non pas à M. Ruffy. C'est encore la politique qui s'en mêle et qui gâte tout.

— Je crois que vous avez deviné, conseiller. Comme c'est drôle, cette politique. Si M. Osiris avait offert son estatue à ces messieurs de la *Gazette*, bien sûr que la *Revue* aurait marronné. Pensez-vous pas?

— Eh!... qui sait? Peut-être bien... A la vôtre, père Abram...

— A la vôtre, conseiller. Mais, dites-moi, est-elle bien belle cette estatue?

— Si elle est belle? Je pense bien. Ceux qui s'y connaissent disent que c'est un chef-d'œuvre. C'est un des premiers sculpteurs de Paris qui l'a taillée.

— Eh bien, le bon sens! y faut pas que les Lausannois fassent tant les gourmands. Ont-y besoin de s'inquiéter de la politique et des journaux. Y z'ont assez d'endroits pour la mettre cette estatue. Après tout ce que vous me dites, on se réjouit de la voi. C'est le moment de la sorti.

— Mais sans doute; il y a assez longtemps qu'on attend. A la vôtre, père Abram.

— A la vôtre, conseiller, et à celle de ce brave Guyaume-Tet! X.

Lo caïon ào vegnolan et lo cordagni.

(INÉDIT)

On vegnolan dè pè Lavaux avai dou caïons. On dzo que lào z'avai met dè la paille parait que l'avai mau bussà lo verrou et que la porta n'étaï pas bin clioute; assebin lè dou z'anglais, ein foueneint et ein rebouilleint avoué lo mor, ont fini pè àovri la porta et sè sont peinsà dè modà frou po fèrè on bet d'écoula à la bernarda et po allà vairè decé, delé, se y'avai

oquié à rebouilli et à farfouilli pè vai on fémé ào dein on crào à verein, kà sè tsailloit mé de 'na gollhie dè lizé què dè l'édhie d'ao borné; et sè peinsàvont petétrè assebin que tràovèriont oquié à brottà et à déguenautsi dein on carreau d'abondancès ào dè tchoux. Enfin quiet! sont partis ein faseint d'ài remaofaïès dè dzouïo.

Pourrès bêtès! On pào bin lào coodrè on moment dè plési, po ti lè bons moments que no font passé quand on sè goberdze et quand on sè reletsè lè pottès avoué lè fins bocons que no baillont, kà tot est bon, tsi leu: sang, mor, abajou, orolhiès, lard, jambons, piotons, cou-télettès, petit salà, penna, felet, sàocesse, sàocessonès et boutefat, frecachà et tantqu'à la quiuetta que fà on tant galé recouquelion quand on caïon sè met à dzingà.

Tandi que lè dou z'anglais bourgatàvont pè lo veladzo, lo vegnolan que s'étaï apèçu que l'étiot lavi, sè met à lào traci après et put ein fèrè reinfatà ion dein l'éboïton; mà l'autro fe lo renitant et coumeint lè dzeins lo corrattàvont et que passàvè devant la boutequa d'on cordagni qu'avai d'ài fenètrès bassettès, lo gaillà chàotè dedein, fà rebèdoulà perque bas on pourro petit ovrai cacapèdze que terivè lo legnu su sa chaula, qu'ein eut quas lo gros mau, d'ao tant que fut épouàiri, kà crut bo et bin que c'étaï lo mafi; reinvaissè la trabilia et tot lo commerce qu'étaï dessus: treintsets, aleinès, legnu, impeignès, vilhies charguès, tatsès; frinnè frou pè lo collidoo, reincontrè ein saillesseint, su lo pas dè porta, lo maitrè cordagni, tot épou-lailli, que vègnai vairè quinna chetta lài avai perquie; s'einfate eintrèmi sè tsambès, l'eim-portè coumeint on revolin dè bise eimportè d'ao recoo, et lài sai dè vélo tantqu'è devant tsi l'assesseu iò lo fà betetiulà dein la regola d'ao borné.

Lo pourro cacapèdze fasai d'ài ruailaïès d'ao tonaire et lè dzeins que lo vayont traci à rebou su lo caïon sè tegnon t lo veintrè d'ao tant que rizont. A la fin d'ài fins, quand lo cordagni s'est z'u relèvà, séco et reintornà, on a pu fèrè reveri lo portset et lo reinfatà vai son camerado iò, binsu, sè sont divertis, à la motuda d'ài caïons, dè lào z'escampetta.

C. C. DÉNÉRÉAZ.

Les noms malheureux.

Sous ce titre, le *Petit Marseillais* fait les réflexions suivantes :

Ce n'est évidemment pas leur faute, mais il y a des gens qui portent des noms difficiles à faire accepter, sans éveiller aussitôt une foule de plaisanteries et de réflexions malicieuses. Aussi comprend-on que la plupart veuillent en changer et soient bien aises de faire le sacrifice du nom souvent très estimable que leur ont légué leurs ancêtres.

Nous en trouvons un nouvel exemple dans l'*Officiel* qui nous annonce que M. Chameau et sa famille viennent de se pourvoir près de M. le garde des sceaux à l'effet d'obtenir un changement de nom.

Il est évident que voilà un nom fâcheux, d'autant plus fâcheux qu'il peut être celui d'un homme très distingué, d'une grande valeur, d'un rare mérite. Mais étant donné l'esprit de blague et de raillerie qui sévit surtout par le temps qui court, comment avoir assez de philosophie pour s'obstiner à s'appeler de la sorte? Et dire qu'un nom pareil doit suffire parfois pour vous fermer l'accès de certaines fonctions! Ainsi, on n'admettrait jamais qu'il y eût à l'Élysée M. Chameau, président de la République.

Et pourtant tout cela n'est pas très juste, car s'il y a un animal qui ne méritait pas d'être calomnié, qui aurait même dû inspirer le respect, c'est bien celui dont l'honorable citoyen en question porte le nom. Sobre, laborieux, patient, docile, le chameau possède une foule de qualités très remarquables et on ne comprend pas que son nom soit devenu une injure. Voilà encore un procès à reviser.